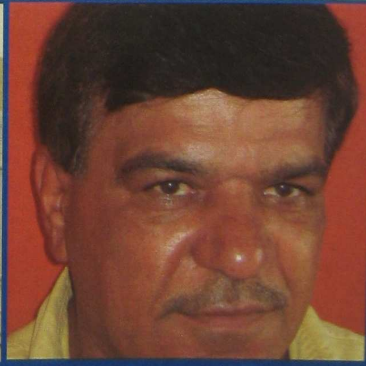
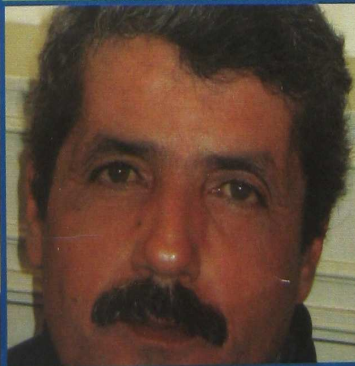


Centre Libanais des Droits Humains



De l'ombre à la lumière

Témoignages de bénéficiaires



26 juin 2012

Ce rapport est publié avec le soutien du Fonds
Arabe pour les Droits Humains

www.ahrfund.org

Clause de non-responsabilité : Les opinions exprimées dans ce rapport ne reflètent pas nécessairement le point de vue du Fonds Arabe pour les Droits Humains.

Le Centre Nassim pour la réhabilitation des victimes de torture a été fondé à Beyrouth en 2007 par le Centre Libanais des Droits Humains (CLDH), une organisation active dans la lutte contre la détention arbitraire, la torture et les disparitions forcées.

Le Centre Nassim apporte aux personnes victimes - directement ou indirectement - de torture, physique ou psychologique, une prise en charge pluridisciplinaire qui leur permet de se reconstruire, d'aller de l'avant et de retrouver leur place dans la société libanaise ou dans un pays tiers.

Le Centre Nassim existe grâce au soutien de toutes celles et tous ceux qui ont cru et continuent de croire dans l'importance de ce projet et notamment :

- L'Ambassade du Royaume des Pays Bas à Beyrouth,
- Le Fonds Volontaire des Nations Unies pour les Victimes de Torture,
- La Fondation Oak, Sigrid Rausing Trust et l'IRCT (International Rehabilitation Council for Torture Victims),
- L'Organisation Mondiale Contre la Torture,

- Le Gouvernement Danois,
- Le Fonds Arabe pour les Droits Humains
- Le Danish Refugee Council,
- L'association 'La2mit Mahabbe' de l'Archevêque Antoine Nabil Al Indari,
- Agir Ensemble pour les Droits de l'Homme
- L'Ambassade de France à Beyrouth,
- La Fondation Euro-Méditerranéenne de soutien aux défenseurs des droits de l'Homme,
- Les donateurs individuels.

Dans ce livret, sept bénéficiaires du Centre ont accepté de livrer leur témoignage, et de partager publiquement ce que le Centre Nassim leur a apporté. Nous les remercions chaleureusement pour leur contribution.

Sommaire

Magui Andréoti : Anéantie par la guerre, elle a retrouvé le goût de la vie au Centre Nassim 6

Itidal Itani: Veuve et mère de deux enfants détenus, le Centre Nassim lui apporte soutien et réconfort 9

Amer Ahmad El-Naboulsi : Ancien détenu dans les prisons syriennes, le Centre Nassim lui a rendu l'espoir 11

Adel Abdallah Mohamad: Réfugié irakien au Liban, le Centre Nassim lui apporte le soutien nécessaire 14

Vahe Geryes: Le Centre Nassim a changé sa vie 16

Leyla Meraachli: Victime des pires tortures, le Centre Nassim est sa nouvelle famille 22

Histoire d'un prisonnier dans les prisons israéliennes: Malgré le poids de sa mission, le Centre Nassim gère ses ressources de façon juste 34

Magui Andréoti : Anéantie par la guerre, elle a retrouvé le goût de la vie au Centre Nassim

Je suis Magui Andréoti ; je suis mariée et j'ai deux enfants. J'étais femme au foyer ; et notre foyer baignait dans l'amour. Puis la guerre commença, et mon deuxième fils, âgé de neuf ans, fut tué par un obus. Deux ans plus tard, les Syriens enlevèrent mon fils aîné, Stavro, qui avait alors 17 ans et allait encore à l'école. J'étais alors enceinte de mon troisième fils, qui, pour mon plus grand malheur, mourut à l'âge d'un an et demi alors qu'on s'abritait dans un abri. Nous nous sommes ainsi retrouvés sans enfants.

Ne supportant plus de vivre dans notre maison désormais vide, mon mari partit vivre à l'étranger pendant cinq ans. Me retrouvant alors seule, je me suis mise à boire et à fumer nuit et jour, pour oublier. Mon corps et ma tête me lâchèrent et dès lors je ne pensais plus qu'à mourir. Quand mon mari apprit cela, il rentra. Sa tristesse était telle qu'il mourut d'une crise cardiaque. Alors le seul choix qu'il me restait dans cette vie était le

suicide. Et j'étais sur le point de passer à l'acte cinq fois. Mais à chaque fois, j'entendais une voix qui me disait « tu es une femme qui a la foi », ce qui me faisait revenir sur ma décision. Ce fut le cas jusqu'à ce que la volonté de Dieu me fasse rencontrer une demoiselle du Centre Nassim.

Grâce à elle, j'ai pu faire la connaissance de l'administration et des médecins du Centre qui m'offrirent toute la sympathie et la tendresse que j'avais perdues. J'avais vraiment besoin qu'on me sauve de la solitude et de la destruction. J'ai ensuite fait la connaissance du psychothérapeute du centre, Elie Abou Chakra, qui à son tour me redonna de la force, de l'espoir, et le goût de la vie. Il me sauva de la mort, puisqu'après cette rencontre, je ne pensais plus au suicide. Il était pour moi l'ami, le frère sauveur et il me traita pendant plus d'un an. Je ne l'oublierai jamais.

J'aime le Centre Nassim comme mon foyer et moi-même. Quand j'y entre, j'ai la sensation de ne plus être seule au monde et d'avoir des frères et des amis qui m'aident. On m'a donné des médicaments gratuitement, on m'a remboursé mes frais de transports et trouvé un travail dans une association.

Ils sont mon seul refuge. Je ne sais comment les remercier. Aujourd'hui je suis contente de ma vie et je demande à Dieu tout-puissant que ce centre reste l'espoir de toute personne dans le besoin et le sauveur de toute personne malade.

J'avais frappé à la porte de plusieurs associations caritatives sans y trouver l'aide dont j'avais besoin.

Je n'ai jamais connu de centre comme celui-ci. C'est comme s'il nous avait été envoyé par Dieu. Son administration, ses médecins et ses employés sont bienveillants. Même quand j'ai eu besoin d'un avocat pour des problèmes de logement, ils ont répondu à ma demande. Je me sens redevable, et je demande à Dieu que leur porte nous reste ouverte, car ils représentent l'espoir pour les nécessiteux.

Vous avez, Centre Nassim, toute mon affection, mes salutations, mes souhaits de longue vie et de succès. J'aimerais pouvoir continuer à vous voir aussi longtemps que possible.

Itidal Itani: Veuve et mère de deux enfants détenus, le Centre Nassim lui apporte soutien et réconfort

Je suis veuve. Mon mari est décédé en 2007, et j'ai une fille qui travaille depuis quatre ans. Deux de mes enfants se trouvent à la prison de Roumieh. L'aîné a passé six ans dans le bâtiment D. Le plus jeune est en prison depuis 2008, dans le bâtiment B. Tous deux ont connu la torture, l'oppression et l'humiliation, pendant que je me débrouillais pour vivre du salaire de ma fille unique, qui était devenue le seul soutien de la famille.

Il m'arrivait parfois de travailler dans un atelier de couture afin de subvenir aux besoins du foyer et de mes deux enfants prisonniers. Jusqu'à ce que la fatigue ait raison de moi. Je ne pouvais plus travailler à cause de calcifications, et de douleurs à l'estomac et aux nerfs. C'est par hasard que j'ai rencontré une dame qui m'a emmenée au Centre Nassim.

Là-bas ils m'ont aidée sur le plan médical et moral. Je me tournais souvent vers eux pour les traitements, la psychothérapie, la santé, ils étaient affectueux avec moi, et polis. Ils m'ont plusieurs fois aidée en me payant mes médicaments, mes tests de laboratoire et mes radios.

Je remercie tous les membres de ce centre humanitaire éminent, et je leur souhaite qu'il s'élargisse et qu'il récupère son activité humanitaire de façon la plus complète.

Que Dieu perpétue votre bienfaisance. Le messie a dit « aimez-vous les uns les autres », et nous, sans votre aide, nous devenons faibles et régressons.

Nous vous sommes loyaux et reconnaissants de votre travail caritatif discret. Je souhaite santé et bien-être à chaque personne qui a participé au projet Centre Nassim. Que Dieu soit avec vous.

Amer Ahmad El-Naboulsi : Ancien détenu dans les prisons syriennes, le Centre Nassim lui a rendu l'espoir

Je travaille depuis mon enfance avec mon père, dans l'agriculture. J'ai 16 frères et nous vivons dans un domicile d'une seule pièce. Quand j'ai eu quinze ans, j'ai commencé à travailler dans une librairie dont le patron était notre voisin et un membre de la Communauté Islamique.

Un an plus tard, les services de renseignement syrien menèrent un raid sur la librairie prétextant la présence d'armes. Ils m'emprisonnèrent pendant un an dans la prison de Halba appartenant à leur section. Après m'avoir torturé, ils s'excusèrent.

Deux mois plus tard, j'ai commencé à travailler dans une station d'essence à Chekka. À chaque fois, alors que je rentrais à la maison, ils m'interrogeaient à nouveau, aux barrages syriens. J'ai alors quitté mon travail à la station d'essence pour partir travailler à Beyrouth, dans une boulangerie. Un jour, en rentrant chez moi, j'ai

été arrêté au barrage El-Madfoun appartenant aux services de renseignements syriens. Ils me mirent dans une prison sous un pont, dans une chambre sombre, pendant deux jours. Après m'avoir torturé, ils me relâchèrent, et je fus hospitalisé pendant une semaine sans même pouvoir parler.

Après un certain temps, alors que j'étais chez moi avec ma famille, les services de renseignements syriens firent une descente à la maison. Ils m'emmenèrent les yeux bandés à la prison de Halba, où je suis resté une semaine. Je fus ensuite emprisonné en Syrie, à la branche dite « Palestine ». Je suis resté là-bas un an et trois mois. J'y fus torturé de manière barbare, dans la roue, avec les câbles électriques, suspendu à la corde... Ils me dirent que mon fils, qui avait alors un an, était décédé pour me torturer moralement. La nourriture qu'ils nous donnaient était infecte. Quand je fus enfin libéré, j'ai été hospitalisé pendant un mois, et je n'ai pas retrouvé de travail à ma sortie.

Après tout cela, Mme Leila Meraachli vint à moi. Elle m'emmena au Centre Nassim, qui s'occupait de toutes les interventions nécessaires en termes de soins médicaux, de psychothérapie, de

kinésithérapie, de soins dentaires, de consultations chez un ophtalmologue, chez un neurologue. Il me permit de vivre confortablement. Ce centre est l'un des meilleurs centres et sans lui je serais épuisé par toutes les maladies causées par mon emprisonnement.

Depuis un an et demi, je suis en très bonne santé. Comme tous les autres bénéficiaires, je souhaite que ce Centre soit soutenu, car sans lui je n'aurais pas de vie. "Ils ont rendu l'espoir à notre âme..."

Adel Abdallah Mohamad: Réfugié irakien au Liban, le Centre Nassim lui apporte le soutien nécessaire

Mes salutations chaleureuses au respectable Centre Nassim.

Le Centre Nassim offre d'importants services humanitaires et une activité remarquable pour les victimes de la torture; des services sociaux, médicaux, légaux, d'insertion professionnelle; services de qualité pour améliorer leurs conditions de vie dans la société libanaise. Il leur procure une vie dans la dignité de par la qualité de ses services, ainsi qu'à travers ses hauts principes et les bonnes attitudes dont font preuve ses employés. Pour cela, il faut les prendre en considération!

Je suis Adel Abdallah Mohamad Al-Bakal, né en 1959, de nationalité irakienne, et réfugié.

J'ai commencé à venir au Centre Nassim il y a trois ans. J'étais dans la pire des situations sur le plan santé, social et légal. Ce centre m'a

immédiatement pris en charge sur ces trois plans, et ce avec un grand professionnalisme et un humanisme remarquable.

Le kinésithérapeute Elie qui m'a suivi et traité naturellement, m'a beaucoup aidé dans le traitement de mes douleurs, et m'a permis de récupérer une marche normale. Il a allégé les douleurs dont souffrait mon corps meurtri par la torture et les coups de feu qui m'ont été infligés par des milices de mon pays. Sa méthode de traitement est excellente, elle a donné de bons résultats et m'a permis de revivre normalement.

Le docteur Imad qui a diagnostiqué ma maladie m'a donné des médicaments qui ont réduit mes douleurs.

Maître Hasna Abdel Reda, qui a suivi mon dossier légal, a supervisé le suivi avec le UNHCR et l'ambassade australienne, en coordination avec l'équipe de travail au centre, le tout avec un grand professionnalisme.

Mes salutations à tout le personnel du centre. J'espère que ce dernier va progresser et élargir ses activités, afin qu'il continue à offrir des services et à rendre heureuse toute personne dans le besoin.

Vahe Geryes: Le Centre Nassim a changé sa vie

Je viens d'une famille composée d'un père, d'une mère et de trois enfants. J'ai un frère plus âgé, qui se prénomme Edouard, un frère plus jeune, Pierre, et je m'appelle Vahe.

Cela fait tellement longtemps que j'ai besoin d'exprimer ce que je ressens, les douleurs et sentiments que je porte en moi depuis mon enfance, que le refoulement et moi sommes devenus de grands amis. Je me débats tant avec mes émotions, je subis de telles souffrances, oppressions et privations que je me suis mis à avoir un fort sentiment d'infériorité à l'encontre de toutes les personnes bénéficiant d'une bonne santé. Peut-être ne suis-je pas prêt à retourner maintenant dans mon passé, mais je vais aborder certains épisodes, les plus importants de ma vie.

Après la mort de mon père il y a trente-quatre ans, j'ai commencé à travailler comme marchand ambulancier. Avec le temps, je me suis fait une clientèle régulière. Quand mon stock de marchandise s'épuisait, je partais à la recherche

de nouveaux produits à vendre. A cette époque, ma motivation au travail augmentait de jour en jour ; je gagnais de l'argent. Ceci m'a appris à savoir entrer en contact avec les gens ; je ne demandais la pitié de personne et Dieu m'envoyait bonne fortune. Je commençais alors à économiser. J'ai ouvert des comptes dans plusieurs banques et je me suis acheté un « chalet » dans la région de Amchit, et un autre dans la région de Annaya.

J'avais l'habitude de vivre avec un sentiment qui m'accompagnait jour et nuit : l'impuissance. Ce sentiment provoquait en moi une douleur insupportable: étant un jeune homme handicapé, aucune femme n'acceptait ma compagnie. Beaucoup ne comprenait pas cette infirmité. Je commençais alors à fréquenter les bars pour me changer les idées et compenser ce sentiment d'impotence.

Jusqu'au jour où je suis tombé amoureux d'une fille avec qui je suis resté pendant huit ans. Je l'ai aimée et je me suis attaché à elle. J'ai dépensé tout ce que j'avais gagné pour elle ; et je vivais dans l'illusion qu'elle m'aimait et qu'on allait se marier. Il était déjà trop tard quand j'ai compris sa véritable motivation. À cette époque, je

possédais environ six cents grammes d'or que je portais pour me donner une image supérieure et cacher ma faiblesse. Peu à peu, ma situation régressait du point de vue financier ; je commençais à vendre mon or pour pouvoir dépenser plus pour elle. Je retirais aussi l'argent de mes comptes bancaires. J'étais comme une bague à son doigt. Je n'écoutais pas ma famille qui me disait de la quitter ; et elle, pendant ce temps, me faisait oublier mes faiblesses. C'est ainsi que je perdis tout mon argent et mes biens. Elle s'enfuit et disparut. Je commençais alors à boire, et une nuit, alors que je la cherchais, j'eus un accident de voiture duquel je me sortis avec de multiples fractures. Ayant pris un gros coup sur la tête, je dus rester au lit, et c'en était fini pour moi. Ma chambre devint alors ma prison, et j'y restai pendant quinze ans. Je ne voulais voir personne ; je devins impoli et insultais les membres de ma famille qui me rendaient visite. Et ainsi je commençais à m'adapter à un nouveau mode de vie, constitué de sommeil continu, de désespoir, de rage et de douleurs, à l'intérieur de ma chambre.

Un deuxième coup dur dans ma vie arriva, empirant encore mon état. On arrêta mon frère pour meurtre, alors qu'il était innocent. J'étais

sûr de son innocence parce que mon frère est quelqu'un de bien et de tendre. Bien qu'il prenne de la drogue, ce n'est pas un meurtrier. Il m'aimait, faisait attention à moi, et m'aidait. Il était attristé par mon état. C'est ainsi que passèrent des années ; je vivais dans la peur pour mon frère, et me retrouvais dans un état d'angoisse permanent, parce que je n'avais personne d'autre que lui.

Soudain, la justice émit son jugement. La peine de mort. L'annonce de cette nouvelle fut un choc terrifiant. Je devins complètement obsédé par cela et par la peur que sa peine soit exécutée alors qu'il était innocent, souffrait de maladies cardiaques et d'hypertension. Puis on fit appel, son jugement fut réexaminé, mais son arrestation dura longtemps, et pendant tout ce temps mon état ne me permettait pas d'aller le voir.

Avant l'arrestation de mon frère, il avait fait la connaissance du Centre Nassim, et il y allait pour prendre des médicaments. Pendant son incarcération, le centre lui procurait ses médicaments en prison. Mon frère appréciait beaucoup les gens du centre et disait souvent que c'étaient des gens bien. En plus de cela, l'avocate

du centre se chargea de sa défense, et mon frère sera toujours reconnaissant envers Maître Hasna.

Quand j'ai fait la connaissance de l'équipe du centre, ma vie changea. Je voudrais remercier le docteur Imad, le psychothérapeute, le kinésithérapeute et Mme Manal. Je ne sais pas comment leur rendre la pareille. J'étais mort, désespéré et ils m'ont aidé, ont sorti mon frère de prison. Je voudrais remercier l'avocate qui a travaillé pour nous gratuitement. Je remercie aussi spécialement Mme Manal pour sa bonté et sa grandeur d'esprit ; elle mérite tout le bien. Un grand merci au centre qui a aidé ma mère, que ce soit par son soutien à son magasin, ou en lui achetant de la laine afin qu'elle travaille et que nous puissions en vivre. Le centre m'a aussi aidé à acheter des produits alimentaires pour que je puisse les vendre dans la rue à côté de chez nous, et cela m'a vraiment fait du bien. Je vous remercie pour votre attention envers ma famille, en ce qui concerne les soins, les médicaments, et les consultations gratuites chez le médecin. Vous nous avez rendu notre âme, notre bonheur, et grâce à votre soutien nous sommes à nouveau vivants.

Je vous aime beaucoup, et je souhaite de tout mon cœur que Dieu vous protège car vous n'avez pas idée à quel point vous redonnez vie aux gens. Merci.

Leyla Meraachli: Victime des pires tortures, le Centre Nassim est sa nouvelle famille

Je suis la sixième enfant d'une famille de classe moyenne, dont le seul souci était d'avoir un garçon. Ma mère accoucha de ce garçon et il devint le centre d'intérêt de la famille. Dès lors, mon seul problème était de prouver à ma famille qu'une fille pouvait accomplir tout ce dont un garçon était capable, et même plus. Personne ne prêtait attention à mon avis. Toute l'attention, les gâteries, le confort, l'amour, et l'affection étaient destinés à ce garçon.

Pour cette raison, j'ai voulu me démarquer de cette société corrompue. Je menais les batailles de la vie, me débattant à gauche et à droite sans que personne ne me regarde. Je souffrais de ce manque d'amour, d'affection et de tendresse.

Je vivais dans l'injustice, l'oppression et les privations quand par hasard j'entendis parler du mouvement « Le mouvement d'union » qui invite à la justice et à l'interdiction de l'injustice. Il faisait souvent mention des droits de l'Homme, et

de ses devoirs. Pour ces raisons, j'ai rejoint le mouvement, et j'y trouvais ce qui me manquait à la maison. J'y enseignais l'Islam, et j'étais présentatrice à la radio des programmes islamiques. J'avais alors dix-huit ans, et j'appréciais le cheikh de ce mouvement. Je l'écoutais attentivement et je faisais tout ce qu'il m'ordonnait de faire.

Mais dans l'ombre, la guerre, amère, était la plus forte. Je vivais alors l'exaltation et cet âge de la jeunesse où l'on s'oublie soi-même au profit d'une cause humaine et sociale. Mon but était d'aider les sinistrés et les gens sur le plan social et humain. Fallait-il alors que je paye le prix, en tant que jeune fille, de mon engagement auprès des gens dans le besoin ? Est-ce que mon arrestation était le prix que je devais payer alors que mon seul tort était mon amour pour les gens et les nécessiteux ?

J'ai été arrêtée parce qu'une personne ingrate et tendancieuse a voulu me faire tomber dans les mains des services de renseignements syriens. Je fus arrêtée le 8 mars 1989 alors que j'étais dans mon magasin situé à Mina' Tripoli, dans lequel je vendais l'habillement statutaire musulman. Un groupe d'éléments des services de

renseignements syriens débarqua dans ma boutique, avec à leur tête le major Mohamad Makhlouf, qui se présenta et m'invita à venir boire un café avec eux.

Si j'avais su que cette tasse de café allait prendre cinq mois et demi de ma vie, je n'y serais pas allée ; je n'aurais pas pensé à la boire non plus. Si seulement je n'y étais pas allée. Là-bas, il se passa ce qu'il se passa. Ils utilisèrent tous les moyens de torture possibles et imaginables contre moi. Je fus emmenée dans toutes les branches, et dans chaque branche, on me demandait d'écrire l'histoire de ma vie de ma naissance jusqu'à mon arrivée chez eux.

Mar Maroun fut le premier centre où je fus emmenée. J'y passai une journée entière, puis on me transféra vers minuit à la branche principale, la branche dite « des Américains ». Là-bas je fis la connaissance du major nommé Mohamad Al-Chaar Kazam ; il me mit dans la roue. Je me demandais comment ils allaient me mettre dans la roue ; c'était une roue de voiture, et j'étais costaud ; mais je me suis quand même retrouvée à l'intérieur.

Le bourreau commença à me fouetter avec des câbles électriques sur tout mon corps, même mon visage. Un des coups atteignit mon œil, duquel le sang gicla au point de recouvrir toute sa chemise. Mais il n'y accorda pas d'attention, il ne s'apitoya pas sur moi. Au contraire, il redoubla de violence. Ensuite, il attacha mes mains à une corde et je fus suspendue contre le mur du soir au matin. Ils m'arrachèrent quelques ongles avec une pince de fer, ce qui fit bondir mon cœur de douleur, et je perdis conscience. Ils mirent des câbles électriques dans mes oreilles, et je sentis une commotion cérébrale, due à la force du choc électrique. Il éteignit des cigarettes sur mon corps et me brûla avec la broche de la chaudière ; je sentais que mon cœur se détachait de son emplacement. Je fus fouettée avec force. Encore et encore.

Ailleurs, à la branche de la région Mezzeh à Damas, le major Naassan me reçut sur ces mots doux : « N'est-ce pas dommage qu'une enfant comme toi se joigne à ces meurtriers ? ». Je lui répondis avec innocence et tendresse, pensant que c'était quelqu'un de bien, qui avait peur pour moi: « Ces gens sont ceux qui m'ont permis de passer de l'ignorance à la lumière ; ce sont ceux

qui m'ont appris ma religion, et pour cela je suis restée avec eux ».

Je reçus alors une claque qui me fit tomber à terre, inconsciente. On me réveilla avec un seau d'eau froide. J'eus à peine le temps de voir un bâton de bois dans ses mains qu'il me rouait déjà de coups avec. Sur tout mon corps, sur mes articulations, qui furent couverts de bleus. Là, je perdis conscience pendant deux jours, sans savoir où j'étais, ni même qui j'étais.

Il ne se passa pas un jour sans que je ne sois interrogée, frappée, flagellée sur mon dos ou sur mon visage, écrasée sous leurs pieds. Ils me mirent dans une cellule de 1,5 m², dont ils n'ouvraient la porte que pour me donner à manger; de la sauce rouge, du blé concassé plein de vers, des morceaux de pomme de terre ou d'aubergine dans une eau sale. Ils ouvraient aussi la porte quelques instants quand on allait aux toilettes. Ils ne nous adressaient la parole qu'au masculin.

Tous les jours, matin et soir, ils m'emmenaient à l'interrogatoire; et quand ils avaient envie de me torturer encore, ils me mettaient dans une cellule

de laquelle je pouvais voir d'autres personnes se faire torturer sans pitié.

Quand je fus transférée à la section des femmes, la section 14, je fis la connaissance de femmes arrêtées avant moi, injustement et brutalement. J'étais la plus jeune ; la plus âgée avait dans les quatre-vingt ans. Elle était handicapée et malade, pourtant ils la torturaient comme ils me torturaient. Après avoir passé quatorze jours là-bas, je fus emmenée chez le brigadier Kamal Youssef qui me dit que j'étais libérée, que j'étais innocente, et que le rapport qui avait été écrit sur moi était mensonger. Je me suis mise à crier ma colère et à dénoncer toute la torture dont j'avais été victime.

Je fus libérée, et transférée d'un endroit à l'autre. J'étais très heureuse de retrouver ma famille et ma mère. Mon état était catastrophique puisque tout au long de mon arrestation, je ne m'étais lavée qu'une seule fois à la branche des femmes. Je sentais très mauvais. J'ai frappé à la porte, ma sœur l'ouvrit mais elle ne me reconnut pas, à cause de ma maigreur. Puis elle cria "Leyla...Leyla !". Ma mère perdit conscience lorsqu'elle me vit...

J'étais passée d'une prison syrienne à la prison de la vie. Je sentais les regards des gens qui me guettaient; des regards de peur. Je ressentis alors en moi une grande douleur, et je m'isolai de tous. J'ai alors arrêté d'aller à l'université, et même au magasin.

Quelques temps après ma sortie de prison, 108 prisonniers furent libérés; parmi eux, il y avait l'homme qui est devenu mon mari, le père de mes enfants, et que j'ai beaucoup aimé. Je me suis mariée avec lui envers et contre tous; mais après notre mariage, il est devenu agressif, alors que je déteste la domination, la molestation, la violence physique et verbale. À la maison, notre seul sujet de discussion était ce qui nous était arrivé en prison.

Nos arrestations eurent une grande influence sur notre vie de couple, et surtout sur nos enfants. Il ne passait pas un jour sans que l'on parle de notre emprisonnement, que ce soit à la maison, dans la rue, ou même sur notre lieu de travail. Cela entraîna une constante animosité dans nos conversations, et des disputes sur des choses banales ou même sur rien du tout. Tout cela était dû à l'angoisse, une des nombreuses conséquences désastreuses de la prison. On passa

ensemble des années ; on eut une jolie fille et deux garçons tout aussi jolis. Ils subirent tous ce cercle vicieux, et quelques temps après, nous nous séparâmes. Chacun partit de son côté. Les enfants se retrouvèrent perdus. Ils choisirent le parti le plus fort, celui de leur père. En les perdant, une grande distance s'installa entre nous, ce qui était aussi l'une des conséquences de l'emprisonnement. Je me retrouvai alors dans un triste état psychologique ; je ne supportais plus la vie, qui n'avait plus de sens. Elle était devenue un cauchemar qui me hantait la nuit. Je souffrais de cauchemars et de tellement de problèmes... J'avais tout perdu, mes enfants, mon mari et je me suis mise à avoir peur du lendemain.

Lors d'un jour ensoleillé, je vis l'un de mes anciens amis, qui était à la prison avec moi. Il me demanda ce que j'avais et pourquoi j'étais aussi soucieuse. Je lui ai alors raconté ma triste histoire ; je lui dis que je m'étais séparée de mon mari et de mes enfants ; que l'on m'avait même privée de les voir, que la dépression commençait à prendre le dessus, ainsi que l'angoisse ; et que je ne connaissais pas le remède à cette maladie. Il me dit alors qu'il allait à un centre à Beyrouth où il était traité, qu'il y avait de bonnes personnes ;

que j'allais les aimer et me sentir bien avec eux. Je ne le crus pas, mais je pris quand même leurs coordonnées. On était déjà tombés sur un certain nombre d'associations qui nous avaient traités comme de la marchandise, qui avaient abusé de nos noms et de nos dossiers, en les transformant en des articles de vente à ceux qui payaient le plus. Je ne veux ni mentionner leur nom, ni leur faire du mal...

Après avoir réfléchi, j'ai décidé de les appeler et de prendre un rendez-vous, dans l'espoir qu'ils soient vraiment comme on me le disait. Je fis la connaissance de Mme Manal et de Mme Chantal, et elles étaient encore mieux que ce que j'avais entendu. Je leur ai raconté mon histoire, et je sentis leur compassion envers moi. Je les quittai avec plein d'espoir dans mon cœur ; non pas pour quelque chose en particulier, mais c'était un sentiment intérieur qui me donnait envie de me blottir contre elles. Quelques jours plus tard, ils m'appelèrent pour me donner un rendez-vous avec le psychologue Elie, et le Docteur Imad (santé générale).

En venant au rendez-vous, j'avais le cœur qui battait rapidement, par peur d'une mauvaise

surprise après les avoir tant appréciés. Je me suis alors retrouvée devant un psychologue génial et compréhensif. Après lui avoir parlé pendant environ une demi-heure, je suis sortie le visage illuminé d'espoir. Peu après, je fis la connaissance du Dr Imad, et je l'appréciai encore plus. Il me fixa un rendez-vous avec Dr Jihane (psychiatre), que j'ai aussi appréciée ; le médicament qu'elle m'a donné était de la pure magie.

À chaque fois je me sens sécurisée et stabilisée avec ma nouvelle famille. Tous ceux qui travaillent dans ce centre sont mes frères qui me souhaitent une bonne santé et qui la procurent à tous leurs patients.

Ils prirent en charge la première intervention chirurgicale sur mon œil, comme ils m'aidèrent à faire de nombreux tests en laboratoire et radios. Tous les mois, ils me procuraient tous mes médicaments, alors que nombre d'entre eux étaient très chers. Tout cela se passait au Centre Nassim. Je sentais qu'il y avait désormais quelqu'un qui se souciait de moi. Si je m'absentais ou que j'avais du retard à un rendez-vous, ils m'appelaient pour s'assurer que tout

allait bien. Quand Chantal me fixe un rendez-vous sur la carte, je sens que le temps qui me sépare d'eux est long. Alors, je me mets à espérer que chaque jour qui passe soit plus court pour arriver plus vite au jour de mon rendez-vous.

J'aimais ma nouvelle famille d'un amour sincère. Par leur supervision sur mon traitement et leur aide dans tout le reste (les frais de transport sont assurés ainsi que tous les médicaments), tout ce qu'ils veulent c'est nous voir heureux et tranquilles. Ils essaient toujours de nous aider avec tout ce qu'ils ont comme énergie. Je les aime tous, et surtout Mme Manal, qui supporte tous nos problèmes, et qui écoute petits et grands toujours avec le sourire aux lèvres. Cette personne bonne, humaine, délicate et transparente, nous l'avons aimée de tout notre cœur, et nous lui souhaitons tout le bien.

Nous demandons à ce centre, qui fut à nos côtés, qu'il fasse honneur à cette personne parce qu'elle est authentiquement bonne. Que Dieu la protège elle et ses enfants de tout malheur. Il y a aussi notre bon frère, le psychothérapeute qui prit place dans notre cœur : le Dr Ghassan, qui porte nos problèmes, et qui a toujours aux lèvres un joli sourire et un mot gentil. Il nous porte conseil et il

fait tout son possible pour nous sortir de nos problèmes. Il met de l'espoir dans nos cœurs, et le sourire sur nos lèvres; et nous attendons impatiemment le jour de notre rendez-vous pour le voir, parler avec lui, et exprimer ainsi nos problèmes...

Comment pourrait-on oublier ce centre et ces bonnes gens qui y travaillent ? Je les aime... je les aime de tout mon cœur ; et je demande à Dieu qu'il leur permette de continuer à se développer et à avancer. Merci.

Histoire d'un prisonnier dans les prisons israéliennes: Malgré le poids de sa mission, le Centre Nassim gère ses ressources de façon juste

En tant que prisonnier des prisons israéliennes pendant environ trois ans et jusqu'à la libération du Sud, je remercie le Centre Nassim et lui suis reconnaissant pour son attention de qualité tout au long des années qui ont suivi mon emprisonnement, et ce pour alléger ses conséquences destructrices autant sur le plan moral que matériel.

Voici une partie de mon histoire que j'essayerai de résumer, tout en essayant d'être loyal envers la bienfaisance continue du centre de réhabilitation pour les victimes de la guerre et de la torture.

J'ai été capturé au cours d'une opération militaire que je menais avec un frère au nom du Parti Amal. Cette opération visait un convoi israélien au cœur des terres occupées, et a entraîné la

destruction d'une machine Hamfi qui transportait des soldats. Nous étions alors à environ un kilomètre de la frontière de la Palestine occupée et notre cible tombait entre cinq postes israéliens disposés en cercle, où stationnaient environ cinq cents soldats israéliens et chiens policiers, sous le contrôle d'avions d'espionnage. Comme nous portions des explosifs et des appareils de communication, nous les cachions sous terre au cas où les chiens entraînés dont nous entendions les aboiements quasi-continus viendraient à nous, ou que les avions d'espionnage nous aient filmés au cours de notre opération. Nous ne pouvions pas alors nous retirer immédiatement à cause de l'absence de soutien du reste de l'équipe qui n'a pas pu nous suivre au cœur des territoires occupés. Nous avons été encerclés dix-sept heures plus tard et ils auraient pu nous tuer en nous capturant mais ils ne l'ont pas fait. Un des agents m'a dit que les Israéliens ne l'ont pas permis. C'est à partir de là que notre voyage de torture dans les prisons israéliennes a commencé.

J'avais dix-huit ans quand je suis entré en prison ; et il était difficile de s'adapter à une torture visant la destruction de la santé humaine et des nerfs d'une personne jusqu'à ce qu'elle ne soit plus capable même de penser. Mon seul

souci alors était de rester en vie et de préserver autant que possible ma santé physique.

Néanmoins, j'ai perdu la vue au niveau d'un œil à cause d'infections sérieuses suite à de nombreux coups dessus, à une violence délibérée, à l'absence de médicaments, à mon séjour pendant des semaines dans une cellule sombre, seul avec les insectes et les scorpions ne voyant rien d'autre qu'un trait de lumière sous la porte : On m'a par la suite délibérément sorti subitement sous un soleil au zénith sachant que j'allais avoir envie de regarder la lumière droit devant après toutes ces semaines passées dans le noir. J'ai ainsi perdu instantanément la vue après avoir senti un éclair au niveau du nerf de ce même œil au moment où il entrait au contact avec la lumière. Je savais qu'ils avaient délibérément provoqué la cécité de mon œil.

Quand ils m'ont mis avec les autres prisonniers une fois la période d'interrogatoire terminée, je me retrouvais épouvanté par leur état ; je ne pouvais pas alors leur faire part de mes souffrances parce que certains d'entre eux étaient carrément au seuil de la mort. En les voyant, je ne pouvais ressentir qu'une forte douleur. Quand je leur ai demandé si quelqu'un était déjà mort

dans cet endroit, ils m'ont raconté que quelqu'un était mort peu de temps avant mon arrestation, que les Israéliens l'avaient emmené en le traînant devant leur regard et en leur disant qu'ils allaient le jeter dehors. Les conditions d'arrestation étaient donc barbares, visant à détruire dans l'humain son appartenance à l'humanité, le réduisant à n'être rien d'autre qu'un être qui se cramponne à son instinct de survie. Quand nous demandions que la quantité de nourriture soit augmentée et qu'il y ait plus de variété dans les repas, ils nous répondaient que ce régime alimentaire était le résultat d'une étude qu'ils avaient faite, et qu'il visait uniquement à nous garder en vie, et non à nous rassasier ou à nous satisfaire.

Tout comme la population libanaise se distingue par sa diversité religieuse, culturelle et politique, ceci se reflétait à l'intérieur de la prison. Le traitement des prisonniers était différent selon leur appartenance politique, militaire, ou sécuritaire avant leur arrestation. Le prisonnier qui était capturé au cours d'une opération de guerre (comme moi) avait le pire des traitements en ce qui concerne la torture et ce, de façon continue tout au long de l'emprisonnement. Alors que ceux qui travaillaient en tant qu'agent de

renseignement pour l'armée libanaise étaient traités beaucoup mieux que moi : ils mangeaient mieux ; ils voyaient le soleil beaucoup plus et ils sortaient de prison après une courte durée. Cependant, je voyais dans la diversité des gens emprisonnés une chance de fréquenter des personnes de toutes les religions et opinions, de m'asseoir avec eux, parler, manger, et ce malgré l'objection de certains de mes compagnons qui me reprochaient mon intégration sociale avec eux. Ils étaient devenus pour moi des amis proches. L'un d'entre eux a pu me procurer un stylo à encre et je me suis mis à collectionner les boîtes de Picon vides pour écrire dessus de l'anglais et des mathématiques dont je me souvenais depuis mes études secondaires, et ce afin que mes capacités mentales ne se détériorent pas. Je devenais alors connu pour ma grande culture et intelligence parmi les prisonniers.

Ainsi passèrent les jours, lentement, lourds de tristesse, de soucis et de douleurs; et le jour attendu est arrivé par surprise. Les portes de la prison ont été ouvertes soudainement, par les gens de la ville de Khiam, et ce après la fuite des collaborateurs en Palestine occupée lors de la libération du Sud Liban. C'était une liberté et un sentiment indescriptible de retour à la vie: on est

retourné à l'esprit de la nature, à nos parents et à nos bien-aimés.

Ma vie a changé. Après avoir été un cultivé du monde de la prison, je devais utiliser mon éducation et mes capacités mentales dans le monde réel. Cependant, trois années d'emprisonnement m'avaient transformé en une personne d'un autre monde, vivant douleurs et peines, plongée dans un passé douloureux qui ne se détachait pas de moi, avec une santé en ruine. Comment pouvais-je m'en sortir ?

Les programmes de développement mis en place par l'Etat et les organismes humanitaires après la fin d'une guerre sont considérés comme la base du traitement des victimes de la guerre. Le Conseil du Sud-Liban avait confié au Conseil des Ministres la charge de couvrir les dépenses liées aux dommages physiques pour lesquels il existait un traitement. Ils ont aussi décidé de m'assurer un salaire mensuel de quatre cent mille livres libanaises pendant un an; et d'indemniser ma lésion à l'œil avec une somme de cinq mille dollars. Mon dossier devait être transféré au Ministère des Finances qui devait décider de pérenniser mon salaire mensuel ou de l'arrêter définitivement. Le décret spécial sur les

prisonniers disait que la pérennisation des salaires s'appliquait à ceux qui s'étaient retrouvés avec une déficience ou un handicap à vie : ceci s'appliquait à moi puisque j'avais perdu la vue d'un œil. Cependant, au Ministère des Finances, l'un des fonctionnaires m'a demandé sur un ton étrange de lui apporter un rapport médical des Israéliens prouvant que j'avais perdu la vue d'un de mes yeux. Puis un autre m'a dit : « Ne dis pas que tu es de la résistance ici ! ». Ils m'ont volé mon droit.

Ce qui a aggravé encore les choses était la suspension du budget du Conseil du Sud par le gouvernement en raison de divergences politiques. Le Conseil du Sud n'assurait alors plus les programmes de traitement et de prise en charge de la santé des prisonniers libérés. Les ennemis des Libanais loyaux sont à l'intérieur avant d'être à l'extérieur. Mais leur injustice à mon encontre ne m'empêchant pas de persévérer, j'ai à nouveau utilisé la patience pour faire face au sacrifice et à la privation.

Tout ce que veulent pour nous nos ennemis c'est une société malade, plongée dans l'ignorance et la pauvreté, pleine de conflits politiques à caractère confessionnel. Et comme l'éducation

est l'une des bases du développement humain et le chemin de la victoire sur les forces obscures, j'ai décidé de retourner sur les bancs de l'école secondaire. J'ai eu ma première, mais je n'ai pas réussi la terminale du premier coup parce que je travaillais alors dans une librairie. J'ai donc recommencé la terminale en candidat libre et j'ai réussi. C'est là qu'a commencé la période universitaire.

Je me suis inscrit au cursus des sciences de l'Université Libanaise à Nabatiyeh, mais je n'ai pas réussi la première année universitaire à cause de mon incapacité à voir le tableau de loin. Après être allé voir l'administration du campus pour cela, leur réponse était qu'il n'y avait pas de solution pour moi! Je me suis alors déplacé du campus de Nabatiyeh à la branche des sciences du campus de Hadath, mais je me suis de nouveau retrouvé face au même problème! Le problème s'est même aggravé parce qu'avec ce déplacement j'avais dû quitter mon emploi. J'ai décidé de trouver une solution à mes peines; j'ai pensé à une université privée suite à des discussions avec la direction du parti Amal. Ils ont alors décidé de me payer la moitié du versement universitaire. Je me suis inscrit à l'Université Libanaise Internationale (LIU), qui

m'a permis de m'inscrire en sciences après une année de remise à niveau, suite à laquelle j'ai pu réintégrer une branche scientifique. J'ai alors choisi comme cursus la science informatique. Pendant ce temps, je vivais au domicile d'une tante à Beyrouth.

Puis la guerre de 2006 a commencé; et la maison de mes parents était l'une des premières maisons détruites pendant la guerre. Certains de mes parents étaient sains et saufs, d'autres ont été atteints par des blessures plus ou moins graves. Puis le domicile de ma tante a été détruit dans la banlieue Sud, et je me suis alors retrouvé sans refuge après la guerre.

J'ai cherché longtemps du travail; j'en ai alors trouvé chez les Eclaireurs du message islamique, payé trois cent mille livre libanaises par mois. Je leur ai demandé de me loger; ils ont alors réduit le salaire, après en avoir déduit le logement, à cent cinquante mille livres. Ma situation financière pénible et mon besoin d'un refuge pour poursuivre mes études ne me laissaient alors pas le choix.

Durant cette période, un responsable chez les Éclaireurs du message islamique m'a informé de

l'existence du Centre Nassim. On m'a dit que les services de ce centre pourraient me sauver. Ils m'ont fait passer les tests médicaux dont j'avais besoin, ils m'ont fourni le traitement et les médicaments nécessaires, et ils ont pris en charge une partie de mes versements universitaires. Puis je suis passé de l'université LIU à l'Université Américaine pour la Culture et l'Education (AUCE) afin de terminer les deux années qu'il me restait pour obtenir le diplôme de science informatique.

Malgré cela, ma résidence chez les Eclaireurs du Message n'était pas du tout confortable. Le bruit était continu et comme j'étais toujours sur place, on me demandait de travailler même en dehors de mes heures de travail ce qui m'embrouillait et me fatiguait beaucoup.

J'ai alors décidé de me marier, afin de me remettre sur pied et d'avoir une vie privée. Cela n'a pas été facile puisque je n'avais pas encore terminé mes études universitaires, mon revenu n'était pas stable et je n'avais pas de sécurité sociale. J'ai quand même loué un appartement et je me suis marié. Seulement après environ sept mois de mariage, les problèmes financiers se sont accumulés au point où je devais choisir entre

payer le loyer ou payer l'université. J'ai alors demandé de l'aide à quelques chefs religieux, ceux qui sont supposés être les successeurs de Sayyed Moussa El-Sadr ; mais ils ont refusé de m'aider bien qu'ils en aient les moyens, qu'il soit de leur devoir de le faire et de leur responsabilité religieuse devant Dieu, l'Histoire et la Nation.

La providence divine s'est exprimée à travers le Centre Nassim qui a payé mes études universitaires, et qui a continué à m'apporter son soutien jusqu'à la fin de mes études et l'obtention de ma licence en science de l'informatique. Beaucoup de personnes venaient alors chez moi pour que je programme leur ordinateur après que beaucoup de magasins aient échoué à faire cela, et ce surtout quand les données des disques durs étaient perdues. En même temps que l'obtention de mon diplôme, mon premier enfant Ali est né; et aujourd'hui il a neuf mois.

Sans l'aide du Centre Nassim, j'aurais été obligé de reporter mes études. Le tout s'est déroulé comme quand j'ai eu des difficultés en prison à avoir un stylo à encre et qu'un collègue emprisonné d'une autre confession, qui a tout mon respect et mon affection, me l'a procuré. Notre amitié a été alors sujette aux critiques de

nombreux compagnons qui se trouvaient dans la même cellule, et qui voulaient le laisser souffrir de solitude. Ainsi, la justice dans le temps et l'espace s'est manifestée à travers le Centre Nassim au moment où beaucoup m'avaient abandonné, y compris des compagnons d'armes avec qui, à de nombreuses reprises, j'avais failli mourir. Le Centre Nassim était le seul à rester à mes côtés à travers ses services, médicaux, matériels, et légaux (assignation d'un avocat) pour le suivi de mes affaires, et ce jusqu'à aujourd'hui.

Les services de ce centre comblent un vide entraîné par l'absence de politique de développement destinée aux victimes de la guerre, vide causé par une succession de gouvernements qui ont épuisé les capacités de la grande majorité de son peuple, le laissant sous le poids de la discrimination et de la subordination à l'ordre politique sectaire.

Malgré le poids de la mission du Centre Nassim, ce dernier gère ses ressources de façon juste, ce qui rassure ceux qui se sont tournés vers le Centre en lui demandant de l'aide.

Personnellement, j'espère pouvoir, un jour, rendre la pareille à l'administration et aux employés du Centre Nassim.